

Quelques mots sur notre littérature agricole

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 13

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Voici une longue tirade contre le livret : « C'est » un travail très pénible que celui de chercher dans » ce catalogue chaque pays et dans celui-ci les nu- » méros des cinq différents groupes des œuvres » d'art ; nous passons sous silence les quiproquos » nombreux et souvent très comiques auxquels donne » lieu ce mode compliqué. » Grand travail et grande peine, en vérité, que de chercher dans un livre un chiffre correspondant à celui que l'on a devant les yeux !

Mais voici qui est plus grave : L'auteur s'étonne que Calame n'ait pas exposé ; ignore-t-il donc que Calame est mort depuis quatre ans et que les œuvres des artistes morts ne figuraient pas et ne pouvaient figurer dans une exposition destinée aux ouvrages des peintres vivants ?

Et voulez-vous savoir comment M. Kinkel juge une statue ? Ecoutez : « M. Véla a exposé la remarquable statue de Napoléon quelques instants avant sa mort ; cette statue, de grandeur naturelle, est placée dans le vestibule à l'entrée des salons italiens, et elle y attire du matin au soir la foule des visiteurs. Elle a été exécutée à Turin en 1866, évidemment en vue de l'exposition ; son effet est tel, elle a fait une telle sensation que non-seulement elle a obtenu le premier prix, mais qu'elle a été achetée par le gouvernement français ; » et plus loin : « C'est en effet une œuvre remarquable tant sous le rapport de la conception que sous celui de l'exécution. » Vous vous attendez à une énumération détaillée, raisonnée, des beautés du chef-d'œuvre, et vous trouvez quoi ?... la description suivante ; « Napoléon est assis dans un fauteuil, un coussin au dos ; la chemise à jabots plissés est entr'ouverte et découvre une partie de la poitrine ; Napoléon porte sur la chemise une robe de chambre à grand dessin, une couverture (textuel) en flanelle couvre le bas du corps et les pieds ; ces derniers reposent sur un coussin brodé. La main gauche légèrement fermée est posée sur une carte de l'Europe, taillée dans le marbre ; les différents pays y sont représentés en relief de l'épaisseur d'une feuille de papier . . . »

De l'ensemble, des proportions, du modelé, du rendu, de la manière, du style, du goût, rien, on ne nous dit rien ! Si, je me trompe, « la statue produit un effet émouvant et saisissant au point de vue pathologique ; » tout juste ce que dirait, plus agréablement toutefois, un bon bourgeois de Paris, en visitant une galerie de figures de cire !

M. Kinkel est-il plus heureux ou plus adroit quand il parle d'un tableau ?

Que dit-il de Benjamin Vautier, par exemple ? Il constate, j'en conviens, le succès populaire de ses œuvres, mais il ajoute bien vite que ses tableaux sont bien au-dessous de la grandeur naturelle. Puis vient la description de *courtiers et paysans*, une toile exquise, dans laquelle le critique ne trouve à vanter que *trois têtes d'un naturel frappant*. Toujours le bourgeois de Paris ! Quant à la *Traversée*, le sujet « en est encore plus attrayant que le premier, mais il n'est pas d'une meilleure facture. »

Peste, Monsieur ! vous n'y allez pas de main morte et, sous couleur de flatter votre monde, vous ne vous entendez pas mal à ce que nous appelons en français l'erreitement ! Ce que vous vous gardez bien de dire, c'est que Vautier possède un dessin fin et correct, qu'il connaît à fond la physionomie humaine, qu'il excelle à en exprimer les nuances délicates et fugitives, que sans jamais tomber dans le réalisme trivial, il nous fait assister à des scènes profondément vraies, qui ne nous émeuvent que parce que l'artiste nous les représente avec un tact parfait. Ce que vous ne nous dites pas, Monsieur, c'est que quand un sujet est traité de cette manière, peu, fort peu importe que le cadre soit grand ou petit ! Ce que vous deviez nous dire, c'est qu'un bon peintre de genre vaut mieux qu'un mauvais peintre d'histoire, tandis que vous nous laissez penser, au contraire, qu'un artiste n'a de talent, que s'il fait des tableaux grandeur naturelle.

Tenez ! Le courage me manque pour poursuivre mon appréciation ! Je crois cependant m'être suffisamment expliqué pour légitimer l'étonnement que j'ai ressenti en trouvant le travail de M. Kinkel complaisamment cité par la *Gazette de Lausanne*, tandis qu'elle laissait l'excellent rapport officiel de Gleyre dans un outrageant demi jour.

J'ai été peiné de ce procédé, j'en ai été humilié et vexé tout à la fois, pour moi qui suis Vaudois, pour Gleyre qui est une de nos gloires, et pour la *Gazette* que je croyais plus soucieuse de notre amour-propre national.

J'ai dit

Aug. DE MOLINS.

Quelques mots sur notre littérature agricole.

Pour celui qui aime son pays, pour celui qui s'intéresse à son honneur et à son bien-être, au développement de ses populations, il n'y a pas d'étude plus attrayante que celle des questions si variées qui s'y rattachent.

Un écrivain genevois, justement estimé, R. Tœpfer, dit quelque part : « Après l'amour de Dieu, il n'y en a pas de plus saint que celui de la patrie. » Il résume dans ces quelques mots l'esprit qui inspirait le doyen Bridel dans ses *Etrennes helvétiques* et son *Conservateur suisse*, qui ont fait si longtemps et font encore dans maintes localités la lecture bien aimée de nos campagnards.

Aujourd'hui que tout se raffine et s'amointrit, cette simple et forte lecture est considérée avec dédain par quelques beaux esprits du jour qui en sont à ignorer l'influence féconde qu'elle a exercé soit sur la pensée populaire, soit sur le développement des études d'histoire nationale. Leur côté le plus saillant, le plus goûté, est certainement ces récits villageois ou alpestres, point de départ de toute une littérature née depuis et qui a donné naissance à de grands et remarquables ouvrages.

Nous ne voulons pas nous occuper ici de cette littérature, de cet art, de cette science alpestre qui

ont produit les écrits de Haller, de Saussure, Tschudi, Berlepsch et Rambert, non plus que des toiles admirables de F. de Meuron, Calame et Diday. Nous ne parlerons pas davantage de la littérature agricole de la Suisse allemande, de l'œuvre des Fellenberg, des Kasthofer, des F. de Tschudi et de nombre d'autres éminents agronomes ou savants de la Suisse allemande, désirant nous occuper plus spécialement de notre Suisse romande et en particulier du canton de Vaud.

La vie rurale n'a jamais été étudiée avec autant d'amour que par le bon Olivier de Serres. Dans son beau livre de la *Maison rustique*, le gentilhomme français s'adressait tout à la fois au cœur et à l'intelligence de ses lecteurs, et il n'a pas été surpassé, quoiqu'il soit un peu vieilli aujourd'hui. Ce ne fut que longtemps après qu'un Anglais, Arthur Young, fit un *voyage agronomique en France*, à l'approche de la révolution française, ouvrage devenu classique et qui a été réédité il y a peu d'années par Léonce de Lavergne, dont le nom est devenu européen pour ses beaux livres sur *l'économie rurale de l'Angleterre et de la France*.

Notre Suisse romande n'était pas demeurée inactive dans cet intervalle. Dès les premières années de ce siècle, les frères Pictet, dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, faisaient connaître le mouvement agricole de la Grande-Bretagne; un peu plus tard M. de Sismondi, dans ses *Etudes sur l'agriculture toscane*, et M. Lullin de Chateauvieux dans ses *Lettres sur l'Italie*, nous initiaient à une face trop peu connue de la vie de ce beau pays; deux livres trop laissés de côté aujourd'hui malgré la vérité des aperçus, le charme du style et l'élévation de pensée qui les caractérisent. De son côté, M. de Gasparin, que tant de liens rattachent à la Suisse, étudiait, dans un livre qui est resté classique, l'agriculture française.

Nous avons déjà nommé M. de Lavergne, entré beaucoup plus tard dans la carrière et qui a dirigé de la manière la plus distinguée, lors de la seconde république française, dès 1848 à 1850, l'institut agronomique qu'elle créa à Versailles et que l'Empire supprima. Il lui était réservé de relever et d'étendre la littérature agricole par les beaux livres, déjà cités, dans lesquels il a su si admirablement fondre, à côté des détails techniques et de données numériques quelque peu arides, des aperçus économiques de la plus haute portée et des détails pittoresques pleins de charme. Il y aurait sans doute quelques réserves à faire sur le sans façon par trop aristocratique avec lequel M. Lavergne, dans son volume sur l'Angleterre, traite la petite propriété et davantage encore le malheureux prolétaire. Mais là n'est pas la question en ce moment, et dans un sens il vaut mieux que les hommes d'intelligence affirment franchement leurs convictions et laissent à l'opinion publique le soin de les débattre ou de les confirmer.

Sa manière large et ample de comprendre la statistique rurale a fait école et donné lieu à de remarquables études parmi lesquelles il est juste de

mettre en première ligne celles de M. Emile de Laveleye, parues d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur la Lombardie, la Hollande, la Belgique, la Suisse et l'Allemagne.

Dans celle consacrée à la Suisse, le jeune et savant professeur témoigne une estime, une affection toute particulière pour notre pays et ses institutions. Il a su habilement grouper tous les éléments de son sujet en les revêtant de ce beau style dont les écrivains français ont gardé le secret. M. de Laveleye qui est, croyons-nous, d'origine belge, n'a pas seulement étudié la Suisse au point de vue agricole, il a écrit encore des articles d'une haute distinction sur les Alpes, sur l'instruction du peuple au XIX^e siècle, en Amérique et en Europe, dans lesquels notre pays est apprécié d'une manière très honorable.

Le branle est donné à ce nouveau développement littéraire, et la Suisse ne peut, ne doit pas rester en arrière, elle ne l'a jamais fait pour aucun progrès et souvent même elle a pris l'initiative. Nous avons déjà cité quelques noms genevois, nous avons encore à mentionner des Vaudois et d'abord le très remarquable rapport de M. Ch. de Gingins au Conseil fédéral sur l'exposition de Chelmsford en 1858, dans lequel l'auteur a su, d'un travail tout spécial, faire un beau livre de la lecture la plus attrayante et la plus profitable en même temps, sur l'agriculture anglaise comparée à celle de la Suisse, et qui a promptement reçu l'accueil qu'il méritait à si juste titre.

Nous aurions encore à mentionner les écrits de MM. Ed. Risler, de Rham et de Guimps, les articles de MM. Moratel, Cornaz, etc., dans *l'Agriculteur vaudois*, ceux de MM. Ch. Grenier, Remy de Bertigny, etc., dans le *Journal d'agriculture* de la Suisse romande, qui tous ont singulièrement contribué à répandre de saines idées sur les cultures et à développer de meilleures pratiques.

Il nous reste à parler de la littérature agricole proprement dite, des nombreux romans parus depuis quelques années qui ont pour but de peindre les mœurs de nos villageois. Ce sera l'objet d'une prochaine causerie dans laquelle nous essaierons d'apprécier leur caractère et de comparer leurs tendances.

ALEX. M.

Prologue

de la soirée donnée par la SOCIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, au profit des populations de l'Algérie, éprouvées par la famine.

A la vive lueur des lustres éclatants,
Je n'aperçois ici que des regards contents...
Pour vous, la main du sort a comblé la mesure
Du bonheur que l'on voit peint sur chaque figure;
On reconnaît en vous les habitants heureux
D'un sol pour qui le ciel fut toujours généreux.

Ainsi comblés de biens, de douces jouissances,
Pourriez-vous oublier qu'il est tant de souffrances,
De misères, hélas, qui frappent chaque jour
Des frères, des humains dignes de votre amour.